

NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Florence

Agent hospitalier, 55 ans

Entretien du 30 août 2023

N'hésitez pas à m'interrompre, je suis très bavarde !

On est sur un retour de mémoire vivante entre maintenant et cette histoire qui date d'il y a 30 ans ! J'ai quitté la Maison de la Naissance, j'avais, je crois, un peu plus de la trentaine. Et je suis arrivée dans cette histoire, j'avais 17 ans !? A peu près !

Je suis arrivée, la première année, en 85-86 à la Tullaye, en stage de découverte. Mon père avait une fonction de direction à Harmonie Mutuelle, ça s'appelait comme ça à l'époque. Moi, je ne savais pas trop vers quoi je voulais aller. Je m'intéressais aux métiers de la Petite enfance et j'ai fait trois semaines de stage de découverte. Je suis revenue l'année d'après, l'été, en salariée agent hospitalier. J'allais travailler en mobylette ! J'étais au camping de Saint-Sébastien. J'étais partie de chez mes parents.

C'était à la fois très chaleureux et très sympa. Je me souviens que je n'avais pas beaucoup d'argent mais c'était très familial, quelque chose qu'on n'a pas retrouvé à la Maison de la Naissance. Il y avait Suzanne en cuisine, Suzanne, un des personnages forts, qui nous faisait des crêpes ! Le soir, tout le monde allait manger les crêpes ! Les médecins, tout le monde !

C'est une histoire de la naissance et de la vie autour de la naissance qui m'a marquée dès le départ, comme étant quelque chose du vivre ensemble !

Ce sont les mots d'aujourd'hui, sans doute pas les mots que j'aurais utilisés hier mais où tout le monde donnait autour de cette histoire-là pour que la rencontre entre la mère et l'enfant se passe. Se passe dans une rencontre la plus positive possible. Même quand on était agent hospitalier, on n'était pas dans les contraintes qu'on a connues plus tard avec la loi 2002. Quand on était agent hospitalier, on allait donné un coup de main. Moi, j'étais toute neuve, je ne faisais pas ça, mais mes collègues allaient changer les perfusions, par exemple. Dès mon stage, je suis allée en salle d'accouchement donner des coups de mains !

L'année d'après, j'ai participé encore plus. J'ai le souvenir de moments qui pouvaient être extrêmement beaux et de moments plus douloureux. Il y avait eu cette été-là un décès de bébé. Ça, ça fait partie de la vie qui a toujours été la nôtre. Dans cet accompagnement et cet apprentissage, on est toujours aux frontières du vivant et du coup, aux frontières de la mort. Mais il y avait une chaleur d'équipe où la question de la hiérarchie se posait très peu. Où la question du partage des tâches était quelque chose sur lequel tout le monde était réceptif, avec la question du respect des compétences et de la légitimité de chacun et chacune. Le bien-être de la mère et de l'enfant était au centre.

Je ne parle pas du père parce que à la Tullaye, dans ma mémoire, au regard des locaux, la place des pères n'était pas véritablement pensée. Elle sera pensée, après, à la Maison de la Naissance. A la Tullaye, c'était plus compliqué. On était sur un vieux bâtiment. Les pères étaient présents aux accouchements, aux préparations à la naissance mais la nuit, ils ne pouvaient pas rester.

Cette première expérience professionnelle a nourri en moi quelque chose. J'étais en terminale, je n'ai pas eu mon Bac. J'ai démarré un TUC, les emplois aidés, à la Maison de la Naissance. J'ai arrêté mes études et je les ai repris après. J'ai un parcours d'éducation populaire. J'ai fait des études toute ma vie, en vrai !

Mais, j'ai appris dès le départ à « travailler ensemble », cette notion du collectif. Qui était un collectif de travail mais aussi un collectif de vie, d'échanges, de chaleur humaine. Je retiens beaucoup de la Tullaye la question de la chaleur humaine ! D'engagement, d'engagement humain au bénéfice des autres. Ça m'a beaucoup marqué. Il n'y avait pas ce sentiment de hiérarchie médicale. C'était peu présent.

J'ai toujours été dans une histoire d'engagement familial et c'était mes premières armes

d'engagement féministe, cette histoire autour de la naissance telle qu'on l'appréhendait, telle qu'on la vivait. On partageait nos lectures, on échangeait beaucoup. Quand j'étais à la Maison de la Naissance, j'étais très engagée autour de l'accouchement sous X. J'ai fait partie du groupe qui est allé à la maternité des Lilas.

J'ai été pendant longtemps agent hospitalier, je faisais le ménage, je servais les repas, mais je concevais ma fonction en tant qu'agent hospitalier comme une histoire d'engagement au sein d'un projet collectif autour d'une naissance différente. Je m'autorisais, on s'autorisait à dire des choses, on participait à la réflexion sur le projet qui était un peu exceptionnel ! Les agents hospitaliers qui vont visiter une autre maternité, qui participent du montage d'une association autour de l'accouchement sous X, aujourd'hui, à mon avis, ça doit être assez difficile à trouver.

Dans mon parcours, ça m'a vachement marqué. Après, j'ai fait une formation autour de l'art cru, à Bordeaux, autour de l'animation thérapeutique, autour de tout ce qu'était l'anti-psychiatrie qui correspond à cette histoire dans laquelle on était : sortir la naissance de l'acte médicalisé. Ça nous a rattrapé après.

La Tullaye, c'est avant tout une rencontre avec des hommes et des femmes, dans une histoire qui se terminait pour aller vers un ailleurs, la Maison de la Naissance à Saint-Sébastien. Avec une chaleur humaine telle que ça faisait que cet ailleurs était attendu, souhaité, partagé. C'est ce que je percevais, moi, dans ma jeunesse, arrivant dans cette histoire.

À la Maison de la Naissance, je suis arrivée sur un poste administratif. J'étais à l'accueil. On était deux TUC. On était multi-tâches. On gérait l'accueil, les arrivées, les départs, les téléphones.

Dans un bâtiment qui était, certes tout neuf, beaucoup plus propre entre guillemets, qui avait un certain standing. Mais je ne retrouvais pas dans cette fonction-là, l'aspect vivant, très animé que j'avais pu connaître à la Tullaye. Pas parce que je n'étais pas dans la même fonction mais parce que ce n'était pas conçu pareil ! L'accueil était très excentré des services et du coup, c'était un poste un peu solitaire. Je l'ai occupé pendant longtemps, j'ai été renouvelée. Quand il y avait des trous dans les services, j'allais remplacer les ASH à la nursery, les auxiliaires, j'avais cette expérience-là ! Puis, on m'a proposé un poste, en CDI, à l'accueil. Comme j'étais déjà moi-même, j'ai refusé.

Je ne voulais pas travailler à l'accueil, je ne voulais pas travailler en poste administratif. C'est un peu paradoxal mais ça fait partie de mon histoire d'engagement. Je voulais travailler dans le vif du sujet. Dans ce qui m'apparaissait le vif du sujet. Je voulais être au contact des femmes, je voulais être au contact des équipes qui accompagnaient. Je voulais continuer à réfléchir, c'était important. J'étais jeune, j'envisageai d'avoir des enfants, que j'ai eus, d'ailleurs, à la Maison de la Naissance ! La réflexion, la démarche autour de l'accouchement m'intéressait en soi et ce qui m'intéressait c'était de travailler dans ce collectif où on se marrait. On avait beaucoup de boulot mais il y avait cette dynamique-là !

L'accueil, le dimanche, quand tu y passais la journée, tu voyais trois personnes, c'était un peu triste !

Donc, j'ai été embauchée en CDI en tant qu'agent hospitalier. À une époque où la sage-femme encadrante était Dominique L.. Quelqu'un qui a été pour moi, un élément marqueur de mon histoire, de ma réflexion et de mon engagement.

Et j'ai vécu des années extrêmement riches, drôles. Qu'est-ce qu'on riait ! On avait le matin un temps de transmission autour du petit déj., on aimait bien manger ! C'est un métier qui n'est pas facile, de vivre, toujours, entre la vie et la mort. Il y avait des situations difficiles, on avait beaucoup de boulot. On travaillait deux week-ends sur trois, nous les agents hospitaliers. On démarrait à 7h le matin, parfois à 6h, il y avait des coupures, des journées de coupure, on finissait à 20h30. Mais on rigolait, il y avait une ambiance de qualité de vie. Il y avait des anecdotes. Je me souviens du papa qui avait piqué nos chaussures ! Ce gars avait une pathologie ! Il allait piquer les chaussures de tous les agents hospitaliers. Moi, j'avais des kickers, je n'étais déjà pas dans le moule et du coup, il avait laissé mes chaussures ! Les sage-femmes l'avait vu par la fenêtre de leur bureau ouvrir son coffre de voiture !.. Il y avait plein d'anecdotes comme ça qui se racontaient et qui étaient assez marrantes. Et puis, on était à côté d'un service d'urologie avec des bonnes sœurs ! C'était une contre-culture pour nous ! C'était drôle !

Il y avait la vie d'un centre hospitalier avec ses différences, j'en garde un souvenir extrêmement vivant !

On était quelques unes à être dans l'association Bien Naître, pas forcément tout le monde mais il y avait cette histoire d'un projet qui se lançait. C'est toujours un moment d'émulation importante. Dans ce que je percevais de celles qui avaient participé à l'élaboration du projet, il y avait une forme d'aboutissement (dans la création de la Maison de la Naissance). Enfin, on avait réussi à faire quelque chose qui correspondait à ce qu'on attendait, à ce qu'on avait imaginé par rapport à la naissance. L'arrière-plan, c'était le modèle de la clinique des Lilas. C'était très fort à l'époque. On s'est dit ça y est, le rêve devient réalité ! On va pouvoir sortir l'accouchement de l'acte médical en soi. On va réussir à être sur tout ce travail autour de l'allaitement. Qui était extrêmement fort. Qui était à contre courant. On était dans le boycott de Nestlé ! Marie Thirion* était venue.

Il y avait effectivement cette démarche autour du projet où tout le monde était impliqué. Il n'y avait pas cette question : est-ce que je suis légitime d'intervenir et échanger sur ces sujets-là puisque la parole était bienvenue. C'était l'idée d'une co-construction collective.

Dans mes souvenirs, une des premières formations que j'ai dû faire, je devais avoir 19 ans, j'étais vraiment jeune. J'ai fait une formation sur le langage non verbal. J'étais agent hospitalier et je faisais une formation sur le langage non verbal à Lyon ! C'était quand même génial l'ouverture qu'il y avait ! Il y avait les sage-femmes, les auxiliaires, les aides-soignantes, les secrétaires ! Oui, oui ! Et même les médecins. Dans le rapport à l'échange, c'était...

Après, ce n'est pas resté comme ça ! Après, ça a bougé. Je me souviens d'un médecin qui avait dit dans une réunion : « Ce n'est pas possible, qu'en fait les femmes se confient aux agents hospitaliers, pas au médecin ! » C'est ça qui se disait dans les services. Les agents hospitaliers passent dans un rapport neutre aux femmes, dans les chambres. On passe du temps dans les chambres, on y fait le ménage, on y passe plusieurs fois par jour et donc elles disent des choses dans ces endroits-là. Pour moi, ça a été le marqueur du début de la réappropriation de la relation à la naissance par le corps médical.

C'est parti dans un projet dans lequel je ne me suis pas reconnue et j'ai quitté la Maison de la Naissance. Mais aussi parce que ça correspondait pour moi à une envie d'évoluer vers d'autres fonctions professionnelles. J'avais besoin de m'épanouir intellectuellement et je n'y retrouvais plus mon compte. À partir du moment où mon travail à la Maison de la Naissance a été un travail essentiellement sur l'activité même et plus sur le projet, j'ai fait partie de celles qui sont parties. Si je pouvais être agent hospitalier, c'est parce qu'il y avait un projet fort autour, pas parce que j'aimais faire le ménage. Ce n'est pas ce qui me portait, c'est parce qu'il y avait une équipe, parce qu'il y avait une démarche. La démarche n'est pas restée. On l'a perdue. Dans ma perception toujours... Il y a eu plusieurs étapes.

Le projet d'Harmonie Atlantique s'est réorienté vers une question de gestion. Ils étaient dans une logique de gestion hospitalière. Les lois ont évolué vers des logiques de gestion hospitalière. Notre projet s'est trouvé confronté aux logiques de cette réalité. Quand on est allé aux Lilas, je me souviens de cette visite aux Lilas, notamment avec Laurence qui était très porteuse de cette identité autour de la naissance que nous avons. Ça a été un choc. J'ai vu des trucs super aux Lilas mais pour Laurence qui était dans une histoire plus ancienne et pour d'autres, ça a été tout d'un coup de se dire : mais mince, en fin de compte, cette image qu'on a des Lilas et ce qui se fait sur la naissance, ce n'est pas tellement ça, en fait. La question de la gestion hospitalière est là-bas aussi et elle est en train de prendre le pas. Je ne sais pas le dire en terme de chronologie mais ça a été un marqueur de : ça a basculé vers autre chose.

Il y a eu le départ de non volontaires, de Dominique L. entre autre. À son départ, il n'y a pas eu beaucoup d'expression, de mobilisation collective ! À l'époque, je n'ai pas compris. Je me souviens être allée voir la directrice qui nous avait été mise par Harmonie Atlantique et qui faisait l'intérim. Elle m'a dit : « Mais tu es une des rares à venir me voir pour me dire que le départ de Dominique te choque. » L'équipe n'a pas réagi et pour moi c'était déjà le début de la fin de l'engagement sur le projet du départ. On basculait vers autre chose. Vers une activité professionnelle... J'ai toujours été quelqu'un de très engagé. Je n'avais pas du tout le parcours pour être agent hospitalier, j'y étais parce que je trouvais que j'y vivais des choses qui intellectuellement m'appor-

taient, j'apportais des choses au collectif, on s'apportait mutuellement. Je faisais les plannings et l'organisation des agents hospitaliers. Ce n'était pas la sage-femme encadrante qui faisait nos plannings. C'est moi qui avait conçu le modèle, on le faisait avec les collègues. Et, on lui donnait ! C'était quand même un peu particulier ! On était une équipe qui était en capacité de s'autoorganiser ! Après, après le départ de Dominique L., on a peiné sur la reconnaissance des métiers. Puis, à l'arrivée des pédiatres et l'ouverture de la néonatalité, la Maison de la Naissance est devenue, pour le coup, un autre projet. On attendait des agents hospitaliers qu'ils fassent uniquement le ménage. Il y a eu des interdits, des interdits légaux mais qui n'avaient pas de sens par rapport à ce qu'on avait connu. On n'avait plus le droit, par exemple de manger les repas qui restaient. Il fallait les jeter. Quand on reprend l'histoire de la Tullaye et comment cette histoire autour des cuisines, de Suzanne et des crêpes qu'elle faisait étaient un lien entre les équipes, un lien de la convivialité dans des boulots qui ne sont pas faciles, un lien de chaleur humaine...

Désormais on déshumanisait les relations professionnelles. À mon sens. De la même manière, on déshumanisait tout ce qu'on avait essayé de construire. Il n'y avait plus de maison. La question de la Maison commune, ce n'était plus ça.

Je suis partie.

Je suis partie en me disant, je pars parce que je veux d'autres horizons professionnels et je m'en vais parce que le projet dans lequel cette histoire va aujourd'hui n'est pas l'histoire dans laquelle je suis arrivée. Je ne m'y retrouve pas.

Jusqu'au bout c'était riche parce qu'un établissement hospitalier où un agent hospitalier peut dire ça, ce n'est pas commun. Je l'ai dit et d'autres l'ont dit aussi.

C'est un élément marqueur de mon parcours de vie.

Après, je suis revenue, j'ai fait des remplacements, j'avais besoin d'argent le temps d'avoir d'autres activités professionnelles. Je donnais des coups de main mais ce n'était pas la même histoire. J'avais l'impression que les unes et les autres cherchaient des niches. On s'individualisait dans le projet. Qui allait pouvoir avoir cette niche d'activité ici ou là? La dynamique logique dans un processus de construction s'est confrontée à un changement hospitalier, rentrait dans un mode gestionnaire avec des obligations de rentabilité, avec des obligations de rendre des comptes qui ont, à mon avis, enfermé le projet dans tout autre chose que la rencontre mère-enfant au centre d'une naissance. Après, j'ai suivi de loin en loin.

La question de la naissance, c'est, pour moi : comment on est sur un acte qui ne nécessite pas forcément la présence du médecin, comment on arrive à conserver dans la naissance ce rapport à l'humain et comment l'acte médical n'intervient que lorsqu'il est nécessaire. Pas dans la logique médicale qui peut mener à des conditions d'accouchement qui sont contraires à l'intérêt de la mère et de l'enfant.

L'idée de la maison, c'était une idée très présente. Parfois les pères y dormaient. Non seulement ils y dormaient mais ils s'y installaient. Ils campaient, quoi ! Il faut se rappeler l'époque dans laquelle on était ! Des familles venaient avec le germe, avec leur propre typologie alimentaire !.. Il y avait des accouchements dans l'eau ! Ça foisonnait de créativité et de respect de la différence. « Venez comme vous êtes ! » C'est Mc Do qui dit ça aujourd'hui ! C'était hyper formateur en terme d'histoire de vie.

Vraiment.

On était très adaptable. Extrêmement adaptable. Aux femmes qui étaient là. Aux situations. Les femmes qui avaient des difficultés pour avoir des enfants, les avortements, tout ce quotidien-là. Les violences familiales, les incestes, les dons d'enfant. Tout ça se passait sans jugement de valeur. C'est quand même assez spécifique. Nous les agents, on passait dans une chambre où il y avait une femme qui ne pouvait pas avoir d'enfant, qui avait fait trois, quatre fausses couches et dans la chambre suivante, il y avait une jeune mère pimpante. On était à l'écoute de la personne. Il y avait cette ouverture-là, tous corps de métier confondus. Vraiment.

Le moment de rupture que j'ai vécu de manière très violente, ça a été le départ de Dominique. Ça a été la fin d'une histoire un peu idéalisée. En même temps, c'était idéal. On s'est donné les moyens de tendre à l'idéal. Et puis, on a été rattrapé. Par quelque chose qui dit : « Vous ne pourrez pas. Vous, les femmes, vous ne pourrez pas. » J'ai envie de dire : « C'est la vie ! » Mais c'est

dommage ! On est passé d'un projet qui avait été co-porté par des équipes, qui l'avaient pensé à quelque chose qui, d'un coup, redevenait la mécanique institutionnelle hospitalière.

J'avais fait des formations super riches. J'ai fait une formation sur le deuil. C'était des moments difficiles quand des bébés... Toute jeune, à la Tullaye, ce n'est pas la question de l'accouchement qui m'a marqué. C'est ce bébé dans sa coquille. Ça, ça m'a marqué. Le bébé, on le mettait dans une espèce de haricot transparent. Un accouchement, c'est quelque chose d'extrêmement dynamique, c'est vivant, il y a de l'intensité. Là, on était dans l'opposé, le silence, c'était lourd. Et la mort d'un bébé, c'est rarement imaginé. En tout cas, on n'a pas envie d'y penser.

On a fait la formation assez tardivement, ça devait bien faire six, sept ans qu'on était à la Maison de la Naissance. On a travaillé sur notre rapport à la mort. C'était « l'écoute intuitive des personnes en fin de vie », une formation conçue comme un processus pédagogique, en plusieurs fois. Ça permettait de digérer et de revenir. On était sur des sujets essentiels, la vie, la mort. Et on ne laissait pas les équipes se dépatouiller avec ça.

Je reviens à l'histoire autour des crêpes. Les cuisines sont des lieux, des moments où se disent des choses, de l'en-dehors du travail, où tu peux lâcher, où tu peux dire... Les fameux petit-déj. que j'ai décrits étaient des espaces où on pouvait se dire des choses. Dans la fin des temps où j'y étais, on était sur quelque chose qui se voulait de plus en plus un temps qui devait être rentabilisé et non plus le temps où on se racontait des blagues de ce qui s'était passé dans la nuit. Où on prenait le temps de bien manger parce que tout le monde prenait des forces. Il fallait faire des économies, il fallait que ça aille vite. Il n'y avait plus que l'activité quotidienne, nettoyer une chambre, laver un bébé, prendre la température. Et la traçabilité de tout ça qui était là.

La question du sens au travail, de la richesse humaine... Ben voilà, terminé en fait...

On était quand même, quand je suis partie, une équipe de professionnelles avant tout engagées jusqu'au bout. On maintenait une qualité essentielle parce qu'on était lié à cette histoire.

J'ai envie de vous remercier. C'est un moment dans mon histoire de vie qui a été fondateur et pouvoir le repenser maintenant, en laisser des traces participent de la transmission de cette histoire.

C'est une histoire du vivant.

Cette histoire m'a tellement marquée qu'il y a toujours un moment où je repense aux copines de cette époque. Elles ont toujours une place dans mon cœur. C'est quelque chose qui n'a pas de prix. Le message, c'est : « Battez-vous ! Vous êtes toutes légitimes, quelque soit votre parcours, votre histoire. »

Le droit à la parole, le droit à choisir. Vraiment.

*Marie Thirion : pédiatre, spécialiste de l'allaitement, chargée du Diplôme inter-universitaire d'allaitement maternel. Elle a publié aux éditions Albin Michel : les Compétences du nouveau-né, 2002 , le Sommeil, le rêve et l'enfant ; avec Marie-Josèphe Challamel, 2011.

Elle est la référence, en France, en matière d'allaitement.